

*cahiers du*

# CINEMA

*Pesaro  
Hawks, Pasolini, Mizoguchi  
Skolimowski*



*prix du numéro 6 francs*



*numéro 192 juillet-août 1967*



# 3

**Cahiers** Après « Ucellacci e Ucellini », film moderne par excellence et même tableau synthétique de presque tous les problèmes modernes, vous vous tournez de nouveau, avec l'adaptation de l'« Œdipe » de Sophocle, vers le passé...

**Pier Paolo Pasolini** « Œdipe-Roi » n'est pas un film entièrement antique. Il y a un prologue et un épilogue modernes. Le prologue, c'est l'enfance d'un petit garçon, qui pourrait être l'un de nous, et qui rêve tout le mythe d'Œdipe tel que l'a raconté Sophocle, avec des éléments freudiens, bien entendu. A la fin, ce petit garçon est vieux et aveugle et il est un peu ce qu'en son temps Tirésias a été, c'est-à-dire une sorte de prophète, d'« homo

sapiens », de sage, qui joue des airs sur sa flûte et parcourt le monde contemporain. La première scène se passe à Bologne en 1967 et là ce vieil aveugle joue un air qui rappelle l'époque bourgeoise, le monde « libéral », le monde capitaliste en somme. La deuxième scène se passe à Milan près d'une usine où se trouvent des ouvriers et là, Œdipe joue sur sa flûte des airs de la Révolution Russe. A la fin, toujours à la recherche d'un lieu nouveau où s'établir, se fixer, il retourne vers ceux où pour la première fois il a vu sa mère, et dans le film, il est accompagné par le thème musical de la mère. Je n'abandonne donc pas totalement le monde moderne avec ce film, et d'autre part, dans le mythe d'Œdipe, il y a un grand nombre de thèmes éternels, donc actuels...

**Cahiers** En fait, vos films précédents aussi jouaient avec deux temporalités. « Accatone » et « Mamma Roma » sont en profondeur des paraboles chrétiennes. De son côté, « L'Évangile » peut être lu comme une parabole marxiste. Dans « Œdipe-Roi », vous présentez successivement des catégories du temps qui s'étageaient en profondeur dans ces trois films...

**Pasolini** Oui, c'est tout à fait cela. Mais même à l'intérieur d'une époque déterminée, il y aura ce brassage des temps dans « Œdipe ». Bien sûr, c'est une chose difficile à dire avant de tourner et plus encore je crois, quand on est en train de tourner. Après, c'est autre chose.

La différence profonde entre « Œdipe » et mes autres films, c'est qu'il est autobiographique, alors que les autres ne l'étaient pas ou l'étaient moins. Ou du moins l'étaient presque inconsciemment, indirectement. Dans « Œdipe », je raconte l'histoire de mon propre complexe d'Œdipe. Le petit garçon du prologue, c'est moi, son père c'est mon père, ancien officier d'infanterie, et la mère, une institutrice, c'est ma propre mère. Je raconte ma vie, mythifiée, bien sûr, rendue épique par la légende d'Œdipe. Mais, étant le plus autobiographique de mes films, « Œdipe » est celui que je considère avec le plus d'objectivité et de détachement, car s'il est vrai que je raconte une expérience personnelle, c'est une expérience terminée et qui ne m'intéresse pratiquement plus. Elle m'intéresse du moins en tant qu'élément de connaissance, de réflexion, de contemplation. Au fond de moi, elle n'est plus vivante, violente. Ce n'est plus une lutte ni un drame. Alors que dans mes films précédents, j'affrontais des problèmes violemment vivants en moi, ici, je traite un sujet qui s'est éloigné de moi. Cela donnera peut-être à mon film un plus grand « esthétisme », mais aussi, j'espère, un recul humoristique qui existait moins dans les autres.

**Cahiers** D'après ce que vous m'avez dit, il semble que votre position vis-à-vis de l'Histoire soit à l'opposé de celle de Rossellini. La beauté de ses films historiques vient de ce qu'ils semblent être le reportage de quelqu'un qui se serait trouvé sur les lieux mêmes de l'action, et au moment de cette action. Il plonge complètement dans l'événement et l'Histoire. Vous, vous la laissez en quelque sorte venir à vous, vous proposez une lecture moderne des événements. Rossellini refuse Freud, votre film au contraire sera l'histoire d'Œdipe racontée, lue, interprétée par quelqu'un qui accepte Freud...

**Pasolini** Vous avez raison. Sans doute, si Rossellini avait réalisé « Œdipe », aurait-il complètement plongé dans l'Histoire, sans y ajouter une interprétation postérieure. Cependant, ce que nous avons en commun, lui et moi, c'est quelque chose comme le patrimoine de tout un moment de la culture italienne et peut-être européenne. Et de l'Histoire aussi, c'est-à-dire la Résistance et le néo-réalisme. La différence entre nous, c'est que Rossellini est surtout un artiste profondément intuitif, tandis que moi, je mêle — quelquefois de façon maladroite ou incomplète —, l'intuition et la culture.

**Cahiers** Quel parti pris avez-vous adopté en ce qui concerne les costumes, les décors, la reconstitution ?...

**Pasolini** Cela a été facile. J'ai voulu représenter le mythe d'Œdipe, c'est-à-dire quelque chose se situant en dehors de l'Histoire. Selon moi, il est aussi loin de Sophocle que de nous. Dès lors un problème de reconstitution véritablement historique ne se posait plus. L'histoire d'Œdipe est un fait métahistorique. Et dans ce cas, métahistorique correspond en fait à préhistorique. Pour les costumes, j'ai donc eu recours à des images préhistoriques. J'ai consulté des livres sur la vie des Perses et des Aztèques, ainsi que sur celle des tribus africaines d'aujourd'hui, qui, elles aussi, sont mythiquement structurées. Les décors, je suis allé les trouver au Maroc.

**Cahiers** Et le problème de la langue, du texte de Sophocle ?

**Pasolini** Cela s'est passé comme avec « L'Évangile ». J'ai traduit Sophocle, et naturellement je l'ai adapté au langage moderne. Quant à la diction, elle sera simple et moderne comme pour « L'Évangile ». (Propos recueillis au magnétophone par Jean Narboni et traduits de l'italien par M. Di Vettimo.)